

## **Effleurements de trois coeurs à vif** *Scalpée*

Emilie Jobin

---

Numéro 148 (3), 2013

Hors de Montréal, *point de salut* ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Jobin, E. (2013). Compte rendu de [Effleurements de trois coeurs à vif / *Scalpée*]. *Jeu*, (148), 15–17.

## Scalpée

TEXTE ANNE-MARIE OLIVIER / MISE EN SCÈNE VÉRONIQUE CÔTÉ, ASSISTÉE DE JEAN-PHILIPPE CÔTÉ  
SCÉNOGRAPHIE JOSÉE SIROIS-LANDRY, AVEC LE SOUTIEN DE CHRISTIAN FONTAINE

COSTUMES MAUDE AUDET / ÉCLAIRAGE CHRISTIAN FONTAINE

ENVIRONNEMENT SONORE MERIOL LEHMANN / CONSEILLER DRAMATURGIQUE PHILIPPE DUCROS

CONCEPTION VIDÉO JEAN-PHILIPPE CÔTÉ, À PARTIR DES IMAGES DE JOSÉE LANDRY SIROIS

AVEC STEVE GAGNON, ANNE-MARIE OLIVIER ET ÉDITH PATENAUDE.

PRODUCTION DU THÉÂTRE BIENVENUE AUX DAMES !, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 24 JANVIER AU 9 FÉVRIER  
ET À LA BORDÉE DU 5 AU 30 MARS 2013.

EMILIE JOBIN

# EFFLEUREMENTS DE TROIS CŒURS À VIF

En décembre 2012 naît Idle No More, un mouvement initié par des femmes de diverses communautés amérindiennes du Canada, visant à faire respecter des traités signés autrefois entre la Couronne britannique et les Premières Nations, en particulier en ce qui a trait à l'exploitation des ressources naturelles situées sur leurs territoires. Au même moment, dans son plus récent texte, *Scalpée*, Anne-Marie Olivier se penche sur la crise d'Oka, un conflit entre Mohawks et Québécois survenu en 1990 au sujet de la possession d'un territoire, et de l'identité amérindienne. Cette coïncidence n'étonne pas quand on sait qu'au fil de ses créations l'auteure de Québec s'intéresse aux petits et grands drames qui agitent la province, en insufflant une profonde humanité aux êtres qui les vivent. Il était donc tout naturel qu'un jour la créatrice aborde la relation entre les Québécois et les Amérindiens, deux peuples qui s'ignorent plus qu'ils ne cohabitent. *Scalpée* se révèle ainsi être un texte en filiation avec *Mon corps deviendra froid*, et s'éloigne par son côté sombre de l'aspect bon enfant de ses spectacles solos *Gros et Détail* et *Annette*.

*Scalpée* présente ainsi un trio d'écorchés en perte de repères : Charles, chamboulé à la suite de la découverte de

l'identité amérindienne de son père ; sa mère, Élise, gardienne de prison qui se fait sauvagement agresser sur son lieu de travail ; et Dorothée, qui croise le chemin de Charles alors qu'elle est enceinte et en pleine déroute amoureuse. Une triade de destins qui vacillent. L'écriture d'Anne-Marie Olivier est à l'image de cet ébranlement. Véronique Côté, la metteuse en scène, ainsi que toute l'équipe de création ont de concert travaillé avec cette écriture morcelée, à l'image de l'existence des personnages plongés dans le drame et qui devront toucher le fond avant de remonter vers la lumière.

Les thèmes de l'œuvre tendent vers la blancheur ou la noirceur, oscillant entre l'effleurement et le choc. Ainsi, en découvrant ses origines, Charles s'aperçoit qu'il est beaucoup plus à même de manipuler une console de jeux vidéo qu'un fusil de chasse et craint de décevoir ce père qu'il ne connaît pas encore. Cette méconnaissance de la partie amérindienne qui le constitue est emblématique des difficultés éprouvées par les Québécois et les Amérindiens à partager le même territoire. La séparation de ses parents, que l'auteure situe en pleine crise d'Oka, vient mettre en relief ce conflit alors qu'il en était à son plus vif. La difficulté à vivre

ensemble est également présente dans la pièce, lorsque Dorothee apprend qu'elle a été trompée par le père de l'enfant qu'elle porte. Rencontrer Charles ne permettra pas à cette dernière de panser ses blessures, ni l'inverse. En effet, dans l'univers de *Scalpée*, les personnages se frôlent seulement, comme si, pour se reconstruire, ils avaient besoin d'être seuls. Cette impossibilité de contact réel provoque la fuite : pensons à Charles, qui quitte sa ville pour travailler en forêt, ou à sa mère, qui boit et s'évade dans les bars pour tenter d'oublier son expérience traumatique. Se dérober permet de ne pas faire face au questionnement existentiel. La vie devient ainsi une contrée sauvage dans laquelle les personnages avancent à tâtons, plongés de force dans une brutalité qu'ils doivent adoucir. La nature est le lieu de cette sauvagerie, hostile, lointaine, mais d'où peut jaillir la beauté. Ainsi, une initiation à la chasse donne lieu à une magnifique scène d'amour entre Dorothee et Charles où, couverts de sang après avoir abattu et éviscéré un orignal – façon pour Charles de faire un premier pas vers ses origines –, les deux amants plongent l'un dans l'autre. Dans cette scène, on ne montre jamais l'orignal, seulement ses organes, pour représenter que les personnages se dévoilent. Cette immersion dans le sang contraste avec l'effleurement, omniprésent dans la pièce.

La scénographie délicate, d'une blancheur éclatante, rappelle une chambre d'enfant. La pâleur du décor, nuancée de tons beaucoup plus sombres au cours de la pièce, évoque une certaine innocence perdue, le basculement des personnages dans leur part d'ombre. Ainsi, tout au long de la représentation, le blanc et le noir s'opposent, traversés par le rouge du sang. Aux murs de ce dispositif-chambre, d'immenses toiles de papier blanc sont couvertes de dessins, parfois très petits et enchevêtrés, comme des gribouillis d'enfants. Certains sont plus visibles, tel ce cœur rouge renversé qui fait penser à des cuisses et à un sexe de femme, rappelant à la fois les chamboulements intérieurs des personnages et l'épreuve que subit Élise. Pour ajouter à cette impression de lieu pur et fragile, des objets délicats

– plumes, bouts de laine et autres cœurs ou branchettes – sont suspendus au plafond, formant des mobiles d'enfant qui ne tiennent qu'à un fil, comme la vie des personnages qui bascule. Ceux-ci sont tous vêtus de gris, comme si leur état d'esprit déteignait sur leurs habits, mais aussi comme s'ils étaient la somme de cette lumière qui précède le drame et de cette noirceur qui le suit. Les éclairages, sensibles et fins, baignent tantôt les personnages dans l'éclatante lumière, tantôt dans de mystérieuses ténèbres.

La mise en scène de Véronique Côté est sobre et imaginative, totalement au service de ce texte brut. Songeons à ce volant tenu lâchement d'une main par Édith Patenaude, marchant dans l'espace pour jouer une scène qui se déroule en voiture, et aux fluides déplacements des personnages, toujours en fuite. Les ellipses dans le texte sont bien servies par cette mise en scène où tout s'enchaîne avec naturel, conférant une organicité à l'ensemble. Pour ce qui est de l'interprétation, Anne-Marie Olivier dans le rôle d'Élise, la *Scalpée* de la pièce, est en grande possession de ses moyens. Elle est habitée par ce texte qui est le sien; ses mots résonnent, vibrent. Dans une scène particulièrement dramatique où elle vient de se faire agresser par les détenus de la prison, êtres confinés qui deviennent des bêtes sauvages, le crâne rasé, nue, elle s'offre aux spectateurs dans une grande fragilité, coupée d'une partie d'elle-même.

On reconnaît dans ce spectacle sombre, courageux, véritable plaie ouverte, la griffe d'Anne-Marie Olivier, à la fois dans le regard bienveillant qu'elle pose sur ses personnages et dans la lumière qu'elle parvient à leur insuffler, comme en un tour de force. Lumière aussi dans le travail de l'équipe de création, où l'on sent une véritable cohésion, un mouvement collectif au service de ce morceau de solitude. ■



*Scalpée* d'Anne-Marie Olivier, mise en scène par Véronique Côté. Spectacle du Théâtre Bienvenue aux dames !, présenté à l'Espace Libre à l'hiver 2013.  
Sur la photo : Anne-Marie Olivier et Édith Patenaude. © Jean-Philippe Côté.